

Ces abus de la force nerveuse portent presque toujours une atteinte profonde à la constitution physique et intellectuelle et conduisent souvent à la folie paralytique.

Quatrième et cinquième cause.—Le tabac et l'opium.—Le tabac exerce son influence sur les facultés intellectuelles comme sur l'organisme et les ravages produits par la consommation de ce poison sont très-grands. Griesinger nous dit : "Le tabac, même par son usage modéré, amène souvent des troubles graves dans les fonctions de tout le système nerveux, et il n'y a pas de doute que chez certains individus il affaiblit et trouble les fonctions du cerveau."

L'opium a beaucoup d'analogie, dans ses effets, avec le tabac ; il est employé en grande quantité. On le trouve partout et jusque dans la chambre des enfants. Il remplace aujourd'hui les herbages inoffensifs que l'on employait autrefois dans les sirops et les liniments. Les parents en droguent leurs enfants sans même savoir si cette médication imprudente peut leur convenir ; le soulagement produit par cet agent n'est après tout que passager et la trace qu'il laisse ne fait que s'aggraver avec le temps et mine peu à peu la constitution.

Le médecin seul est le juge de la limite que l'on doit assigner à telle ou telle constitution quand l'usage de ce remède devient indispensable ; et le moindre conseil qu'il donne sur ce sujet vaut mieux encore que la trop grande confiance que les parents placent en eux-mêmes quand il s'agit de l'avenir, de la santé de leurs enfants."

Sixième cause.—Ivrognerie.—Nous empruntons au Rapport de M. Bonnet (1871) la liste suivante qui comprend les morts par ivrognerie, et qui est assez curieuse :

- "En Angleterre, les excès de boisson tuent chaque année une moyenne de 50,000 personnes, dont 12,000 femmes.
"En Allemagne, les victimes de l'ivrognerie sont de 40,000 par an.
"En Russie, on n'en compte que 10,000.
"En Belgique, 4,000.
"En France, 1,500.

D'après la statistique du Docteur Everost, 300,000 (trois cent mille) personnes sont mortes aux Etats-Unis, des suites de l'ivrognerie, dans l'espace de huit ans."

Le Rapport ajoute : "Ces statistiques effrayantes données par M. Bonnet, appellent l'attention de tous ceux qui cherchent un remède aux grandes plaies sociales de notre époque, et qui sont désireux d'entraver un mal dont les conséquences sont si funestes pour l'individu, la famille et la société. Elles prennent une signification terrible surtout aux yeux des médecins qui, mieux que tous autres, connaissent les effets désastreux produits par les excès alcooliques. Ils savent, de l'expérience, que les habitudes alcooliques conduisent à la folie, au crime, et qu'elles créent chez les descendants une aptitude spéciale à l'aliénation, à l'idiotie, à l'imbecillité, à l'épilepsie, à la surdi-mutité, à la scrofule, aux convulsions de l'enfance, ainsi qu'aux autres formes de la dégénérescence physique, intellectuelle et morale de l'espèce humaine."

Le Rapport renferme encore sur ce sujet une foule de statistiques prouvant au-delà de ce que l'on serait en mesure de prévoir l'importance et le sang qu'occupe l'ivrognerie dans les causes d'aliénation mentale.

Les médecins-directeurs suggèrent comme moyens de prévenir ces abus, l'idée de réorganiser nos sociétés contre l'abus des boissons alcooliques.

Ils traitent ensuite des maladies convulsives qui peuvent être transmises par voie d'hérédité ou de la nutrition à laquelle on doit soumettre l'enfant que certaines circonstances obligent parfois de confier à une nourrice étrangère.

Enfin ils terminent ce chapitre par quelques remarques sur la consanguinité et les unions incompatibles, et la citation suivante nous montre qu'ils n'ont pas tort de désigner à la société les conséquences funestes de ces mariages.

"Les recherches assidues auxquelles s'est livré le Dr. Bemis, du Kentucky, lui ont prouvé que 10 par cent des sourd-muets, 5 par cent des aveugles et environ 15 par cent des idiots placés dans les différents établissements hospitaliers des Etats-Unis, sont issus du mariage entre cousins au premier degré. Sur ce chiffre de 787 mariages entre cousins-germains constatés par M. Bemis, ce dernier a pu se convaincre que 256 avaient produit des aveugles, des sourd-muets, des idiots, etc."

BENJAMIN SOLTÉ.

(A continuer)

CE QUE DISENT LES OLOCHES.

Tous ceux qui ont visité Québec savent que la cathédrale anglaise possède une sonnerie qui joue la gamme majeure descendante, c. à d. les huit notes :

Do, si, la, sol, fa, mi, ré, do.

Un dimanche matin, à l'heure du service protestant, deux Québécois, l'un français, l'autre anglais, passaient devant la cathédrale dont la sonnerie fonctionnait.

—Savez-vous, dit le promeneur canadien-français, quelle terrible chose vous annoncez ces cloches ?

—Mais non, reprit son compagnon ; j'entends seulement qu'elles jouent la gamme dont ma petite fille me fatigue les oreilles depuis qu'elle prend des leçons de piano.

—Vous n'y êtes pas ; ces cloches vous disent et vous répètent clairement la sentence que voici :

"Tous les an—glais vont en en—fer !

(Do, si, la, sol, fa, mi, ré, do.)

Cette observation, nouvelle alors, fit sourire notre compatriote anglais qui allait entamer, avec son ami une longue discussion sur le "salut," si l'heure ne l'eût point averti d'entrer à l'église.

A quelque temps de là, nos deux Québécois se rencontrèrent de nouveau, près d'une petite chapelle catholique des faubourgs, dont la cloche rend les notes suivantes :

Si, sol, la.

—Savez-vous, dit notre Anglais, ce que vous dit cette cloche, à plusieurs moments de la journée !

—Mais, reprit le Canadien, si je me rappelle un peu les notions de musique vocale que nous donnait, au séminaire, ce brave et regretté M. Dessane, cette cloche répète à satiété, tout le long du jour, trois notes très-inoffensives de la gamme, les notes Si, sol, la.

—Je vous y prends, à votre tour ! cette cloche ne dit rien de la sorte ; elle vous avertit, vous catholique obstiné, du triste sort qui vous attend dans l'autre monde, et elle vous répète, depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir, ces mots terribles :

Go to hell ! Go to hell !

Où, si vous voulez du français :

En enfer ! En enfer !

—Parbleu ! mon cher, reprit le Canadien, je vois que vous entendez la plaisanterie et vous voulez me faire payer celle que je me suis permise, l'autre jour, en passant avec vous devant la cathédrale anglaise. Nous personifions assez bien tous les deux, les égoïstes de la chanson :

Egoïstes que nous sommes,
Pauvres cloches ! tant qu'on peut,
On leur fait, tout comme aux hommes,
Dire tout ce que l'on veut !

Le fait est qu'on pourrait écrire, sur "le langage des cloches," autant de volumes qu'on en a produit, de tout temps, à propos du "Langage des fleurs."

Ecoutez la cloche qui annonce une messe de mariage : quelle joyeuse volée ! que lit-elle ? Ces mots : Ils sont heureux ! Ils seront heureux ! Et la cloche redit cet heureux préage pendant un grand quart d'heure.

Et la cloche du baptême ? Elle envoie dans les airs ses éclats les plus joyeux. Voici un jeune père qui fait baptiser son premier né. Il a payé largement pour mettre en branle toutes les cloches de la paroisse. Au second baptême, il fera sonner un peu moins longtemps ; au troisième un modeste tintement suffira ; au quatrième, on ne sonnera plus du tout.

Les glas sont interprétés de manières mille fois encore plus diverses. Pour ceux qui regrettent vraiment le défunt (ou la défunte) la cloche dit : "Il (ou elle) est mort (e)." Pour les héritiers avides, elle formule une terrible assertion : "Morts, Morts, Morts !" Et en revenant du cimetière, on se demande à mi-voix : "Combien vaut la succession ?"

Il y a encore la cloche du dîner, le tocsin, la cloche du départ, etc., etc., cloches essentiellement bavardes qui apportent aux intéressés les impressions les plus diverses, et se contraignent souvent entr'elles. Pour moi, je n'aime point à entendre le tocsin quand je viens seulement de finir mon potage.

Dans plusieurs ports de mer, notamment en France, il y a des sonneries qui jouent l' Ave Maris Stella. Trouvez-vous, par exemple sur les ramparts de St. Malo quand les barques de pêcheurs arrivent de Terre-Neuve. Elles sont en vue ; la cloche tinte et dit ces belles paroles :

Salut étoile des mers,
Vierge toujours,
Puissante mère de Dieu !

Et voilà que les barques abordent :

"—C'est toi, Mathieu ! toi Laurent !

—La pêche a-t-elle été bonne ?"

Puis il faut voir les poignées de mains, et les femmes, les petits enfants, aux visages frais comme des pommes, courir au-devant d'un père adoré qui apporte quelque mois d'aisance à la pauvre famille !

—Mais où donc est Joseph ?

—Ah ! le pauvre garçon ! Sa barque a sombré, corps et bien, en vue de St. Pierre Miquelon !

Les manifestations de joie sont interrompues ; une procession de forme spontanément qui s'avance vers la chapelle dont la cloche dit, sur l'air de l' Ave Maris :—

Donnez-nous une vie pure,
Guidez notre voyage,
Pour aller voir votre fils,
Et jouir de sa vue durant l'éternité.

A la chapelle, le vieux prêtre de l'endroit, tout de suite mis au fait du malheur arrivé à Joseph, le bon vieux prêtre dit une prière pour le défunt, la cloche cesse son joyeux carillon auquel succède le glas funèbre. Une collecte est immédiatement faite pour la famille du défunt ; elle ne manquera de rien et son fils aîné, un beau grand garçon de seize ans, trouvera un bon engagement, sur une goélette, pour la prochaine saison de pêche. Il partira courageux et à demi consolé parce qu'il veut être le soutien de sa vieille mère et de ses jeunes sœurs. Que Dieu protège le jeune pêcheur et, qu'à son retour, il puisse, d'un cœur satisfait, chanter l'hymne à la patronne des navigateurs :

Salut, étoile des mers !

E. B. DE ST. AUBIN.

Ottawa, février, 1874.

LES HUITRES.

La section des sciences naturelles de l'institut de Christiana (Norvège), a publié il y a quelque temps un rapport qui révèle un fait bon, nous semble-t-il, à signaler.

Dans ces contrées pauvres et dont la pêche maritime forme la principale, pour ne pas dire l'unique ressource alimentaire, l'huître joue un grand rôle, non pas comme mets savoureux et recherché, mais comme aliment quotidien et à l'usage de toutes les classes de la société.

Or, à la suite de plusieurs cas de décès subits et étranges, ainsi que de graves indispositions d'un caractère non moins subit et non moins mystérieux, survenus dans la population de Christiana, une enquête accomplie sous les auspices des membres les plus éminents de la faculté de médecine, a amené cette découverte,—véritable catastrophe publique pour le pays,—que ces accidents hygiéniques avaient pour cause une certaine maladie, inconnue jusque là, de la race mollusque. Cette maladie, savamment décrite dans le rapport de l'Institut norvégien, qui lui donne un nom qui peut se traduire approximativement par phthisie pestentielle de l'huître, n'aboutit à rien moins qu'à rendre vénéneuse la chair de ce mollusque et à en faire un poison des plus actifs et des plus meurtriers.

Il est donc écrit que notre triste époque verra les ravages des épidémies s'étendre successivement à toutes les catégories d'êtres vivants : choléra et fièvre récurrente pour l'espèce humaine, peste ou typhus pour la race bovine, trichines pour le porc—et enfin pour les huîtres, épidémie sous-marine que l'on signale comme des plus redoutables et en outre des plus contagieuses.

On ne connaissait jusqu'ici à l'huître que le défaut d'être devenue hors de prix depuis quelques années ; la voilà maintenant qui se fait empoisonneuse.

Qu'on vienne donc présenter encore ce mollusque comme l'emblème de la rébellion à la loi du progrès !...

De tout temps l'huître fut en grand honneur auprès des gourmets.

Les Grecs, et surtout les Romains, l'avaient en estime toute particulière, et, suivant Pline, il n'était pas de table si peu somptueuse qu'elle fut, qui n'offrit au moins aux convives quelques échantillons du précieux mollusque.

Pline nous apprend aussi que pendant longtemps les Romains ne connurent d'autres huîtres que celles de la Méditerranée et la ridacna, grosse huître ressemblant quelque peu à celle appelée pied de cheval et qu'ils tiraient des mers de Chine.

Ce fut un certain Sergius Aurata qui le premier eut l'idée de parquer les huîtres et de les engraisser,

Ayant acheté près de Baies de vastes terrains, il y fit creuser des viviers qu'il peupla d'un nombre considérable d'huîtres tirées du lac Lucrin.

Son entreprise ayant réussi il voulut agrandir ses relations, et, dans ce but, fit un voyage dans les Gaules, afin de juger par lui-même de l'excellence des produits de l'Océan Atlantique, dont la renommée commençait à se répandre dans l'Italie.

Satisfait du résultat de ses démarches, il traita avec un grand nombre de pêcheurs qui furent chargés d'approvisionner les parcs de Baies et d'Ostie.

Ce Sergius Aurata fit une fortune considérable et devint par la suite un personnage fort important.

Depuis cette époque, les huîtres n'ont certes pas dégénéré dans l'opinion publique ; on en mangeait au moyen âge, mais elles ne paraissaient que sur les tables des princes, des seigneurs et des pêcheurs.

De nos jours, les huîtres sont plus que jamais prisées, le chiffre énorme de la consommation est là pour le prouver.

D'où nous vient leur cherté actuelle ?

Rendons-nous compte d'abord du véritable motif de cette cherté actuelle de l'huître, puis nous en trouverons le remède.

Il y a quelques années, les gens du peuple ne connaissant qu'une tradition l'huître, réservée alors à quelques estomacs privilégiés. L'apparition d'une douzaine d'huîtres sur une table bourgeoise était un événement, et on regardait avec une sincère admiration passer sur la place les personnes qui avaient pris part à ce festin, et en voyant un de ces heureux privilégiés, on se le montrait en disant : Voilà celui qui a mangé de l'huître. Les temps sont bien changés depuis.

Aujourd'hui il n'y a pas de contrée, si éloignée qu'elle soit, où le mollusque n'ait fait son apparition sur les ailes de la vapeur et n'ait conquis son droit de cité. Or le nombre des huîtres restant stationnaire, il est évident que la quantité ne suffit plus à la consommation, et que la hausse devait s'en suivre. Ce résultat était facile à prévoir.

Certainement il y avait un moyen de ramener les cours à un taux moins élevé. Mais à qui faire aujourd'hui cette proposition héroïque de s'abstenir de manger des huîtres pendant trois ans, comme le recommande l'inspecteur des pêcheries de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, M. Venning,— afin de donner le temps à celles qui restent de se reproduire et de se multiplier ?

Du reste, l'homme n'est pas le seul à faire à l'huître une guerre acharnée, il a pour rivaux un grand nombre d'animaux marins, parmi lesquels se distinguent au premier rang les polypiers.

La mer elle-même aide à cette perte en entraînant le poisson et en le jetant sur des rochers inaccessibles à la drague, car il faut savoir que l'huître ne s'attache aux rochers ou aux corps durs qu'elle rencontre que lorsqu'elle a acquis déjà un certain développement, à moins toujours qu'on ne l'y aide, et c'est dans ce but que l'on emploie des tuiles collectives qui servent à retenir le naissain.

Pour arriver à une baisse tant désirée il n'y a qu'un moyen, c'est de multiplier l'huître. On l'a compris chez nos industriels voisins ; aussi commença-t-on par créer de véritables champs, qu'on entoure de fascines, de manière à bien mettre le naissain à l'abri de toute destruction, et ces champs furent peuplés abondamment d'huîtres-mères, puis il fut ordonné aux inspecteurs des côtes de veiller à ce que les bancs fussent soumis à des coupes réglées, c'est-à-dire à ce qu'on laissât reposer les uns pendant qu'on exploitait les autres.

Depuis que le gouvernement américain a organisé ces expériences sur une grande échelle et a mis, pour ainsi dire, l'Océan en culture réglée, le commerce d'huîtres des Etats-Unis excède en valeur celui de toutes les autres pêcheries ensemble. Un capital presque incroyable y est placé. Dans Baltimore seul, le montant en est porté à seize millions de piastres. Cette branche produit annuellement environ 23 millions de piastres, soit trois fois la valeur de la pêche des huîtres de la Grande-Bretagne.

Il n'y a pas de doute que si l'on adoptait ce système ici, on obtiendrait des résultats semblables.

Les bancs d'huîtres sur la côte canadienne sont très-étendus et dans des endroits admirablement favorables à la croissance et à la subsistance du précieux bivalve.

"Nous avons déjà," dit, dans son rapport, l'ex-ministre de la marine et des pêcheries, M. Mitchell,—une espèce d'huîtres qui, pour la délicatesse du goût et les propriétés nourrissantes, ne le cède en rien aux espèces choisies qui viennent des côtes des Etats-Unis. Tout le long des côtes du Nouveau-Brunswick où la marée se fait sentir, des huîtres de la plus belle description pourraient être élevées en quantités énormes, si les moyens naturels de la culture étaient quelque peu aidés par l'art. Quand on considère que l'huître femelle rend jusqu'à 3,000,000 d'œufs à chaque saison de frai, on peut se faire une idée de ce que produirait la culture des huîtres d'après un système soigné."

Ainsi, que chaque propriétaire du littoral des provinces maritimes surtout, suive donc l'initiative donnée par le gouvernement américain et les suggestions de notre ancien ministre des Pêcheries, et nous verrons alors l'huître, cet honneur de nos tables, cette joie de nos estomacs, diminuer de prix en augmentant en nombre et en qualité.

La voie est toute tracée. Il n'y a plus qu'à la suivre.

J. W. MILLAR.

Rimouski, 17 Février 1874.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit la diphthérie. Demandez le Liquide Rhumatique de Jacobs.